

2. Les écritures en Égypte ancienne

par Aurore Motte et Laurence Neven



« Je dois aux bontés dont vous m'honorez l'indulgent intérêt que l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres a bien voulu accorder à mes travaux sur les écritures égyptiennes, en me permettant de lui soumettre mes deux mémoires sur l'écriture *hiératique* ou sacerdotale, et sur l'écriture *démotique* ou populaire ; j'oserai, enfin, après cette épreuve si flatteuse pour moi, espérer d'avoir réussi à démontrer que ces deux espèces d'écriture sont, l'une et l'autre, non pas alphabétiques, ainsi qu'on l'avait pensé si généralement, mais *idéographiques*, comme les hiéroglyphes mêmes, c'est-à-dire peignant les *idées* et non les *sons* d'une langue ».

(J.-Fr. Champollion, Extrait de la *Lettre à M. Dacier*)

Lorsqu'on pense à l'Égypte ancienne, une des premières images qui vient à l'esprit est son écriture monumentale, les hiéroglyphes¹. L'écriture hiéroglyphique est considérée à juste titre comme l'écriture par excellence de l'Égypte, et cela pour deux raisons principales : son exceptionnelle longévité (plus de 3.500 ans) et son omniprésence, que ce soit sur les murs des temples ou des tombes, sur des parois rocheuses, sur des obélisques, sur des statues, sur des stèles, sur du mobilier et même sur des objets de la vie quotidienne.

Elle n'est toutefois pas la seule écriture qui a vu le jour le long des bords du Nil. En effet, à côté de cette écriture emblématique, ont coexisté deux types d'écriture cursive utilisée pour les besoins de la vie quotidienne et les nécessités d'archivage : le hiératique et le démotique. D'un point de vue formel, elles sont caractérisées par une simplification du tracé des signes, ce qui permettait, notamment, une écriture plus rapide. À la fin de l'Antiquité, au tournant des II^e et III^e siècles de notre ère, les écritures indigènes furent remplacées par le copte, une écriture dérivée de l'alphabet grec complétée de quelques signes tirés du démotique pour noter certains phonèmes spécifiques. Mais si la transition entre le copte et les anciennes écritures relève de causes complexes, l'écriture copte marque, outre une rupture catégorique avec les systèmes précédents qui régissaient les écritures indigènes, une rupture culturelle majeure, en symbolisant le passage d'une culture polythéiste à une société monothéiste.

¹ Le terme hiéroglyphe (ou hiéroglyphique) est également utilisé pour d'autres écritures sans lien avec l'Égypte ancienne, comme l'écriture maya, l'écriture louvite, le linéaire A, ou encore l'écriture chinoise régulièrement qualifiée d'hiéroglyphique jusqu'au XIX^e siècle.

2.1. Cadre chronologique et niveaux de langue

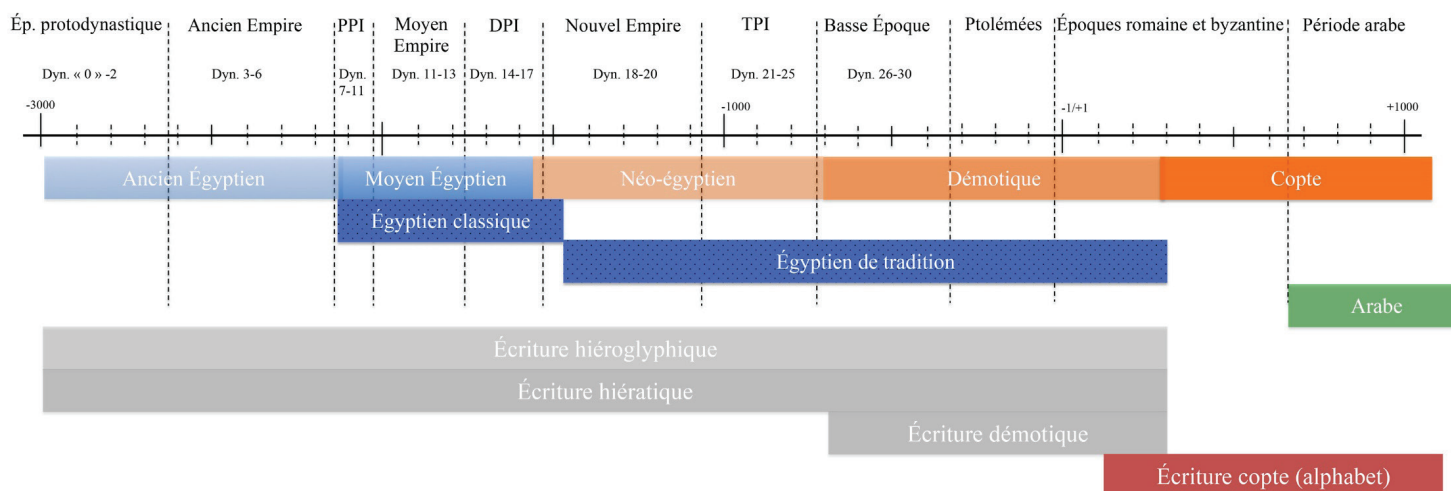
La langue égyptienne, qui fait partie du groupe des langues afro-asiatiques, a considérablement évolué au cours de ses quatre millénaires d'histoire. On distingue cinq grandes étapes : l'ancien égyptien, le moyen égyptien, le néo-égyptien, le démotique et le copte. D'un point de vue typologique, les deux premiers stades forment un groupe distinct par opposition aux trois derniers. On notera également que les termes démotique et copte désignent à la fois un type d'écriture et un niveau de langue, à quoi s'ajoutent pour le second une culture spécifique et une référence religieuse.

Le tableau ci-dessous (Tab. 1)² donne un aperçu du découpage chronologique de l'histoire égyptienne. Depuis Manéthon, un historien égyptien hellénisé du III^e siècle avant notre ère, on a pris l'habitude de travailler selon une chronologie relative rythmée par les dynasties de pharaons. Sur cette première grille, les égyptologues ont superposé des ensembles plus vastes, appelés Empires, pour les périodes

l'Égypte par Alexandre le Grand, le pays passe sous domination macédonienne (dynastie des Ptolémées) avant d'être incorporée dans l'Empire romain après la victoire d'Octave à Actium sur les troupes d'Antoine et de Cléopâtre en 27 avant notre ère.

2.2. Écriture hiéroglyphique : généralités et fonctionnement

L'écriture hiéroglyphique apparaît à la fin du IV^e millénaire. Les inscriptions provenant de la tombe « U-j » dans le cimetière d'Umm el-Qa'ab (Abydos), d'après la nomenclature des archéologues qui l'ont découverte dans les années 1990, sont généralement considérées comme les premiers témoignages de l'écriture³. Ces inscriptions encore très rudimentaires, ne dépassant guère deux ou trois signes, servaient notamment d'étiquettes de jarre pour noter vraisem-



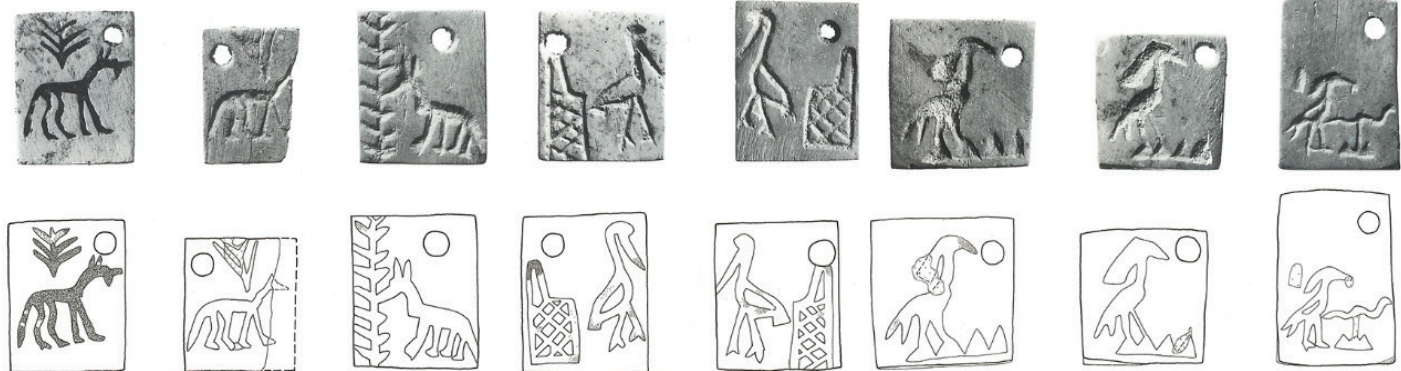
▲ Tab. 1. Découpage chronologique de l'histoire égyptienne avec les différents stades de langue et les écritures (source J. Winand).

de stabilité politique et de prospérité économique, ou Périodes Intermédiaires, pour celles caractérisées par une instabilité politique, parfois marquée par une présence étrangère, et par un déclin économique. Après la conquête de

² Dans le tableau, « PPI » désigne la Première Période Intermédiaire. De même, « DPI » est l'abréviation de Deuxième Période Intermédiaire et « TPI » renvoie à la Troisième Période Intermédiaire.

³ VERNUS Pascal, « La naissance de l'écriture dans l'Égypte ancienne », *Archéo-Nil*, 1993, vol. 3, pp. 75-108 ; WINAND Jean, *Aux origines de l'écriture, les hiéroglyphes égyptiens*, Nivelles, Académie royale de Belgique, coll. « L'Académie en poche », 2013 ; VERNUS Pascal, « La naissance de l'écriture dans l'Égypte pharaonique : une problématique revisitée », *Archéo-Nil*, 2016, vol. 26, pp. 105-134 ; ainsi que STAUDER Andréas, *Early writing? Proto-writing? Not writing? The U-j inscriptions, 3200 bce*, à paraître.

blement des noms de produits ou de lieux (voir Fig. 1)⁴. Les dessins rappellent souvent par leur forme des signes hiéroglyphiques qui feront plus tard partie du répertoire. En attribuant à ces prototypes de signes les significations phonétiques qu'on leur connaît à l'époque historique et en appliquant les règles de composition du système hiéroglyphique, on arrive à identifier des mots attestés dans le lexique égyptien. Si cette analyse est correcte, cette première étape de l'écriture ferait déjà une distinction entre logogrammes et phonogrammes. Il n'est pas impossible que la classe des classificateurs sémantiques ait également été représentée (pour le détail des différentes catégories de signes, voir ci-dessous).



▲ Fig. 1. Étiquettes d'Umm el-Qa'ab (Source G. Dreyer).

Il faudra toutefois attendre plusieurs siècles, jusqu'au règne de Djoser (2667-2648), premier roi de la III^e dynastie, pour trouver le premier texte suivi⁵. La dernière inscription hiéroglyphique connue provient, quant à elle, du temple de Philae et date de l'extrême fin du IV^e siècle de notre ère.

Un des traits les plus marquants de cette écriture est son caractère figuratif. À l'inverse des écritures cursives, l'écriture hiéroglyphique n'a jamais connu de simplification des signes. Le lien iconique est toujours demeuré intact, faisant ainsi écho à la pensée culturelle égyptienne selon laquelle représenter une chose équivaut à la rendre vivante, réelle. De plus, les hiérogammates ont largement exploité la dimension iconique de l'écriture hiéroglyphique pour créer

de nouveaux signes et augmenter les potentialités sémantiques des signes existants.

Comme la plupart des écritures anciennes, l'écriture hiéroglyphique pratique la *scriptio continua*, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de séparation entre les mots ou les phrases, et qu'il n'y a pas de ponctuation⁶.

L'écriture hiéroglyphique est de surcroît déficiente sur le plan de la notation phonologique. Les voyelles en sont normalement absentes (comme c'est le cas dans les écritures des langues sémitiques)⁷. Étant par essence conservatrice, l'écriture hiéroglyphique ne retranscrit pas volontiers les changements phonologiques survenus au cours de sa longue histoire. Plusieurs mots s'écrivent ainsi à l'époque gréco-romaine de la même manière qu'à l'Ancien Empire.

Dans son *Précis du système hiéroglyphique* (cf. *infra*, 9), Jean-François Champollion notait⁸ :

« [...] l'écriture hiéroglyphique est un système complexe, une écriture tout à la fois figurative, symbolique et phonétique, dans un même texte, une même phrase, je dirais presque dans un même mot ».

⁶ Il existe toutefois quelques exceptions. Sur la « ponctuation » dans les textes hiératiques, qui est une aide à la lecture rythmée, voir notamment MOTTE Aurore et SOJIC Nathalie, « Paratextual signs in the New Kingdom medico-magical texts », in CARLIG Nathan, LESCUYER Guillaume, MOTTE Aurore et SOJIC Nathalie (dir.), *Signes dans les textes : continuités et ruptures des pratiques scriptionnelles en Égypte pharaonique, gréco-romaine et byzantine. Actes du colloque international de Liège (2-4 juin 2016)*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2020, pp. 57-94, qui reprend la bibliographie antérieure.

⁷ Cela est parfois le cas, bien que plus rarement, avec la notation des consonnes, notamment lorsque deux consonnes identiques se suivent.

⁸ CHAMPOLLION Jean-François, *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens ou Recherches sur les éléments premiers de cette écriture sacrée, sur leurs diverses combinaisons, et sur les rapports de ce système avec les autres méthodes graphiques égyptiennes*, Paris, 1824, p. 375.

⁴ D'après DREYER Günter, *Umm el-Qaab I. Das prädynastische Königsgrab U-j und seine frühen Schriftzeugnisse*, Mayence, Philipp von Zabern, 1998.

⁵ Ce texte provient d'Héliopolis. La première proposition complète, contenant un sujet et un prédicat verbal, a été conservée sur un sceau de Périsben, un roi de la I^{re} dynastie.

Le système hiéroglyphique⁹ appartient en effet à la catégorie des écritures complexes, c'est-à-dire aux systèmes de notation non strictement phonologiques comme le sont les alphabets ou les syllabaires. Il repose essentiellement sur l'utilisation complémentaire de trois catégories de signes : des logogrammes (ou idéogrammes), des phonogrammes et des classificateurs sémantiques (ou déterminatifs). En fonction de la catégorie dont ils relèvent, les signes expriment soit un contenu sémantique, soit un contenu phonologique, soit participent des deux systèmes de valeur. Le tableau suivant (Tab. 2)¹⁰ résume ces emplois :

| | + Sémogrammes | | - Sémogrammes |
|--------------|----------------|---------------|---------------------------|
| Autonome | Pictogramme | Logogramme | Phonogramme |
| Non-autonome | Classificateur | Radicogramme | Interprétant ^a |
| | - Phonogramme | + Phonogramme | |

^a Il s'agit du terme utilisé en sémiotique pour se référer aux signes qui aident à la lecture d'autres signes. C'est le cas notamment des phonogrammes unilitères lorsqu'ils s'emploient comme compléments phonétiques.

▲ Tab. 2. Une taxonomie des fonctions des signes hiéroglyphiques (d'après Polis & Rosmorduc).

Les logogrammes sont des signes ayant une valeur sémantique et phonologique. Ils renvoient directement ou métaphoriquement à l'entité, réelle ou imaginaire, qu'ils représentent. Par exemple, le signe de l'étoile ★ signifie « étoile ». Le lien entre le signe et la chose représentée est parfois indirect, faisant appel à divers procédés rhétoriques, notamment métaphoriques, mais aussi symboliques. Ainsi, l'avant du lion 𐀀 et son arrière-train 𐀁 peuvent s'utiliser respectivement pour signifier au propre « partie antérieure » et « derrière, anus » ; par extension, ils peuvent aussi prendre les valeurs de « début » et « fin », voire pour le premier d'« excellence, de premier choix »¹¹. À cette dimension sémantique, s'ajoute une valeur phonétique, c'est-à-dire que ces signes possèdent aussi une lecture spécifique. En effet, pour reprendre les exemples cités ci-dessus, ★ se lit sbʒ

/séba/, 𐀀 se lit ph /pèh/ et 𐀁 se lit hʒ.t /hat/¹². Il est important de souligner qu'à l'inverse d'un pictogramme ou d'un dessin, qui renvoie de manière vague à une classe d'objets sans être lié à une langue particulière, un logogramme correspond à un mot spécifique du lexique dans une langue donnée. Par exemple, le mot 𐀀 pr /pèr/ signifie « maison », et non de manière générale tout type de bâtiment ou d'abri (château, hutte, tente, entrepôt, etc.).

Les logogrammes s'emploient généralement de manière isolée et cette fonction est régulièrement précisée par l'ajout d'un trait diacritique vertical (★). Toutefois, il arrive qu'un signe accepte plusieurs lectures ; l'ambiguïté est alors levée par l'ajout de phonogrammes et/ou d'un classificateur sémantique. Employé comme logogramme, le signe de l'étoile ★ peut se lire sbʒ /séba/ « étoile » et wnw.t /ounout/ « heure ». Les deux lectures peuvent se distinguer par l'ajout de phonogrammes : 𐀀★ « étoile » et 𐀀★ « heure ».









Comme le nom l'indique, les phonogrammes rendent les phonèmes de la langue. Il n'y a donc plus de lien entre la chose figurée et la signification du signe. Les phonogrammes se subdivisent en trois catégories selon le nombre de phonèmes qu'ils représentent : les unilitères, les bilitères et les trilitères¹³. On leur reconnaît deux fonctions majeures. Tout d'abord, les phonogrammes peuvent écrire directement certains mots. C'est le cas de plusieurs mots grammaticaux, comme les pronoms personnels (𐀀 ntk /nètèk/ « toi ») ou les prépositions simples (𐀀 hnꜥ /hénéa/ « avec »), mais aussi de plusieurs mots courants comme 𐀀 rn /rèn/ « nom »¹⁴. Ces graphies simples sont souvent complétées par un classificateur sémantique : 𐀀𐀀 hʒb /hab/ « envoyer », avec le classificateur des jambes en mouvement. Ensuite, les phonogrammes fournissent des aides utiles à la lecture soit de logogrammes, soit de phonogrammes complexes, c'est-à-dire servant à écrire plusieurs phonèmes, généralement deux. Par exemple, le phonogramme bilitère 𐀀 mn /mèn/ est presque toujours accompagné du signe 𐀀 n, qui lui sert de complément de lecture ; le groupe 𐀀 doit donc se lire mn /mèn/ et non pas mnn /mènèn/.






¹² Le système de lecture des hiéroglyphes adopté par les égyptologues est conventionnel ; il comporte des différences suivant les traditions (école française, allemande ou anglaise, pour faire bref). La tradition française ajoute un /e/ parfois accentué entre les consonnes et réalise de manière vocalique le *aleph* et le *'ayin* comme /a/, le *yod* comme /i/ et le *waw* comme /ou/.


























¹³ Les phonogrammes unilitères transcrivent un phonème. Les phonogrammes bilitères tels que 𐀀 mn /mèn/ transcrivent deux phonèmes et les phonogrammes trilitères tels que 𐀀 hpr /képèr/ en transcrivent trois. On notera que les vrais phonogrammes trilitères sont excessivement rares. En revanche, il existe une classe spécifique de phonogrammes, appelés radicogrammes, tirés de logogrammes, dont ils gardent la valeur sémantique de base.

¹⁴ Les exemples proposés ci-dessus font tous intervenir des phonogrammes unilitères. On notera que les phonogrammes bilitères et trilitères sont également utilisés dans l'écriture des mots : dans 𐀀 nb /nèb/ « maître », le signe de la corbeille est un phonogramme bilitère, et dans 𐀀 hprw /képèrou/ « forme, figure », le signe du scarabée est un phonogramme trilitère.

Théoriquement, les 24 phonogrammes unilitères, qui représentent l'inventaire phonologique de l'égyptien, pourraient suffire à écrire tous les mots de la langue, à la manière d'un alphabet. Même si on remarque quelques tentatives dans cette direction, pour des motivations au demeurant très diverses, l'écriture hiéroglyphique ne s'est jamais dépouillée de sa dimension iconique¹⁵. Le tableau suivant (Tab. 3) donne la liste des signes unilitères, avec leur référent iconique et leur transcription standardisée.




Placés à la fin d'un mot, les classificateurs sémantiques précisent la catégorie conceptuelle à laquelle il se rattache, sans être porteur d'une valeur phonétique. Par exemple, le signe de l'homme portant la main à la bouche  se rapporte aux mots en relation avec la nourriture ( *wnm* /ounèm/ « manger »,  *swr* /sour/ « boire »), ainsi qu'aux termes se rattachant à des activités cognitives, psychologiques ou de communication ( *k3i* /kai/ « penser »,  *ʿš* /ach/ « crier »). Le signe générique des jambes en mouvement  regroupe, quant à lui, les mots impliquant un déplacement ou un transfert, comme  *šm* /chem/ « s'en aller » ou  *h3b* /hab/ « envoyer ».




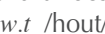

Les classificateurs sémantiques permettent également de différencier des homographes. Par exemple, les mots « tombe » et « léger » acceptent tous deux la graphie  mais se distinguent par le choix du classificateur :  pour le premier (le plan de maison  étant le classificateur générique du bâtiment), mais  pour le second (la touffe d'herbes  servant à noter la légèreté). Ils représentent une aide précieuse pour la compréhension des mots rares ou attestés par une seule occurrence, le plus souvent des termes techniques. À défaut d'en saisir le sens exact, le classificateur permet à tout le moins de se faire une idée générale du terme. La présence des classificateurs, en fin de mot, permet de segmenter plus facilement la phrase, ce qui est très utile en *scriptio continua*. Cependant, leur usage n'est pas systématique ; certaines classes de mots, tels que des mots grammaticaux, comme les pronoms, mais aussi des prépositions simples, voire certains verbes en sont le plus souvent dépourvus.







| | | |
|--|---------------------------|-----------|
|  | vautour percnoptère | ʾ (aleph) |
|  | roseau fleuri | j (yod) |
|  | double roseau fleuri | jj (y) |
|  | bras | ʿ (ayin) |
|  | poussin de caille | w (waw) |
|  | pied | b |
|  | matte ou tabouret de jonc | p |
|  | vipère cornue | f |
|  | chouette | m |
|  | filet d'eau | n |
|  | bouche | r |
|  | abri de campagne | h |
|  | mèche de corde | h |
|  | crible ou couvercle | h |
|  | ventre de mammifère (?) | h |
|  | verrou | z |
|  | étoffe pliée | s |
|  | pièce d'eau | š |
|  | pente sablonneuse | k |
|  | corbeille à anse | k |
|  | support de vase | g |
|  | pain | t |
|  | entrave | t |
|  | main | d |
|  | cobra | d |

▲ Tab. 3. Liste des signes phonogrammes unilitères.

¹⁵ Sur le chemin qui mène à l'alphabétisation de l'écriture égyptienne, cf. *infra*, ch. 3.

L'usage des classificateurs se systématise plus tardivement que celui des logogrammes et des phonogrammes. Plus récemment, et principalement à partir du Nouvel Empire (1539-1069), il n'est pas rare qu'un mot soit déterminé par deux classificateurs¹⁶, l'un à valeur spécifique et l'autre à valeur générique. Ainsi, le mot  *sft* /séfètch/ « sacrifier » peut prendre comme classificateur spécifique le signe du couteau  et comme classificateur général le signe d'un homme tenant un bâton , qui est utilisé pour déterminer tout type d'action.

Une lecture superficielle pourrait laisser penser que chaque signe relève d'une seule catégorie. Or, plusieurs signes sont plurifonctionnels. Prenons l'exemple du hiéroglyphe  transcrivant un plan de maison ou de domaine. Il fonctionne comme logogramme avec la lecture *pr* /pèr/ « maison, domaine » et prend volontiers un trait diacritique (). Il s'emploie aussi comme phonogramme pour transcrire la suite *pr* /pèr/ et permet de construire des mots contenant ces deux phonèmes, comme par exemple le verbe  *pri* /pèri/ « sortir ». Enfin, il joue le rôle de classificateur sémantique pour un grand nombre de lexèmes qui renvoient à des bâtiments ou parties de bâtiment, tel que  *hw.t* /hout/ « château » ou  *t* /at/ « pièce, local ». D'un point de vue historique, on peut penser que le logogramme constitue l'usage premier. Dans un deuxième temps, la valeur phonétique

d'un logogramme a pu être conservée, indépendamment du sens, pour noter des mots présentant la même séquence phonologique. C'est le principe du rébus, qui permet au signe  d'intervenir dans l'écriture du verbe  *pri* /pèri/. Dans un troisième temps, des logogrammes ont aussi été utilisés pour leur valeur sémantique, en dehors de leur valeur phonétique. La frontière entre un logogramme et un classificateur n'est pas toujours claire, notamment dans le cas des répéteurs, c'est-à-dire des classificateurs qui copient visuellement un mot écrit au moyen de phonogrammes, comme dans  *miw* /miou/ « chat » ou dans  *msh* /mésèh/ « crocodile ». Il est d'ailleurs vraisemblable que le classificateur était à l'origine un logogramme accompagné de ses compléments de lecture. Ensuite, les classificateurs ont acquis une nouvelle dimension quand ils ont élargi leur champ sémantique pour couvrir une classe conceptuelle. C'est ainsi que le signe du plan de maison a pu s'appliquer à tout type de bâtiments  *hw.t* /hout/ « château », mais aussi à des parties de bâtiment  *sb3* /séba/ « porte ».

L'écriture hiéroglyphique est l'écriture monumentale par excellence. Les hiéroglyphes sont généralement gravés ou incisés à même la pierre, mais ils peuvent également être peints. Dans l'épigraphie monumentale, les hiéroglyphes sont souvent rehaussés de couleurs¹⁷ (voir Fig. 2 et Fig. 3).



▲ Fig. 2. Un plafond d'architrave du temple de Ramsès III à Médinet Habou (© J. Winand).

¹⁶ Sur l'organisation des classificateurs au Nouvel Empire, voir CHANTRAIN Gaëlle, « Classification Strategies from the End of the Ramesside Period until the Late Period: a Living System », *Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde*, 2021, vol. 148, n°1, pp. 50-64, qui reprend la bibliographie antérieure.

¹⁷ Pour de magnifiques exemples dans la tombe de Khouy (V^e dynastie), découverte en 2019, voir PIEKE Gabriele, « No 'painting by numbers'. Khuwy's polychrome wall decoration at Djedkare's royal cemetery », *Prague Egyptological Studies*, 2021, vol. 26, pp. 23-45.



▲ Fig. 3. Tombe de Horemheb, KV57 (Source : Osirisnet.net).


Les hiéroglyphes peuvent être disposés en lignes ou en colonnes et se lire de gauche à droite ou inversement, mais toujours de haut en bas. Il existe des signes symétriques, comme ☐, et des signes asymétriques, comme ☒. Ce sont ces derniers qui donnent le sens de lecture. Celui-ci se fait toujours de manière à aller à la rencontre des signes. Par exemple, si un signe est orienté vers la droite, le sens de lecture se fera de la droite vers la gauche. Cela permet une grande flexibilité d'utilisation et ouvre de multiples possibilités de mise en page dans l'art égyptien, comme on le verra ci-dessous. Les signes ne sont pas liés les uns aux autres comme dans une cursive. Ils ne sont pas davantage alignés les uns derrière les autres, mais sont arrangés dans un espace quadrangulaire imaginaire dénommé cadrat dans la tradition égyptologique. Le mot *p.t* /pèt/ « ciel », par exemple, s'écrit avec les phonogrammes *p* (☐) et *t* (☑) et le classificateur du ciel (☒). Ces signes ne sont pas disposés à la file (☐☑☒), mais sont harmonieusement regroupés (☐☑☒). Le souci esthétique a parfois amené à rompre avec la suite logique des signes, comme dans ☒☐☑ /nhh/ « éternité », où le classificateur du soleil ☐ a été placé entre les deux phonogrammes, ce qui a paru plus harmonieux que la graphie ☐☑☐. Selon une autre convention, notamment dans les mots composés, si le second élément est porteur d'une marque de respect, il se place en tête du groupe : cette habitude est fréquente avec les mots reliés au divin ou à la royauté comme ☒☑ *ntr* /nétjèr/ « dieu » ou ☒☑☒ *nsw.t* /nèsout/ « roi ». Par exemple, le mot *hw.t-ntr* /hout-nétjèr/ « temple », littéralement « château du dieu », devrait s'écrire en respectant l'ordre des mots : *hw.t* /hout/ « château » ☐☑☒, suivi de *ntr* /nétjèr/ « dieu » ☒☑. Or, pour marquer le respect dû au dieu, le second composé se place en tête du groupe ☒☑☒☐☑, sans que cela n'affecte la lecture du mot¹⁸.

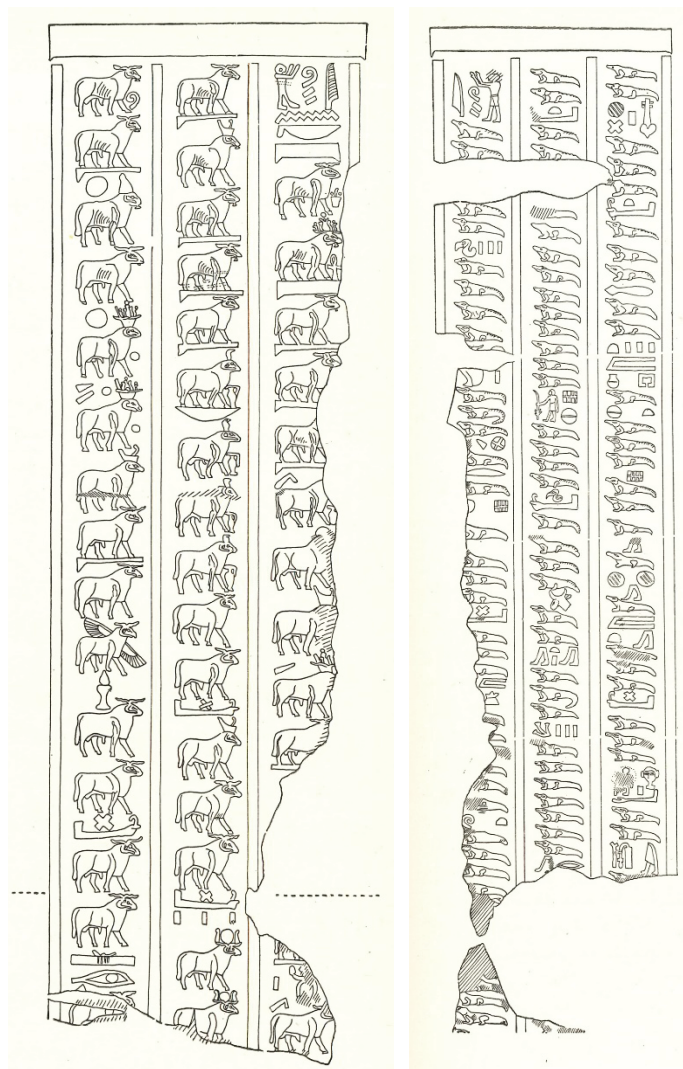
Le nombre de signes recensés varie en fonction des époques. Certains apparaissent plus tardivement, là où d'autres disparaissent de l'usage. Le nombre moyen est un millier de signes au Moyen Empire, un peu plus au Nouvel Empire. Celui-ci croît considérablement à l'époque ptolémaïque pour atteindre plusieurs milliers de signes.

¹⁸ De la même manière, dans l'expression de la filiation (X, fils de Y), le nom du père est parfois écrit avant celui du fils, ce qui a beaucoup perturbé les premiers égyptologues.

Les inscriptions hiéroglyphiques de l'époque gréco-romaine (J. Grotenhuis)



*Durant la période pendant laquelle les Ptolémées et les empereurs romains gouvernèrent l'Égypte, l'écriture hiéroglyphique transcrivait une langue morte, d'une manière similaire au latin à la Renaissance et à l'époque baroque. Même si certains érudits la maîtrisaient encore, elle n'était plus liée directement au langage parlé. Cette langue, dénommée « ptolémaïque » dans la tradition égyptologique, était principalement utilisée par des hiéroglyphes, c'est-à-dire des prêtres versés dans la théologie. Elle a, par conséquent, parfois été appelée « langue morte-vivante ». Les inscriptions hiéroglyphiques gréco-romaines conservent volontairement la langue telle qu'elle était parlée près de 2.000 ans plus tôt, elle-même censée refléter la langue des origines. Puisque cette écriture faisait désormais partie de la culture sacerdotale et ne servait plus pour des usages pratiques, les prêtres eurent la liberté de se montrer extrêmement créatifs. Un des résultats assez marquants est l'augmentation du nombre de signes. Le millier de signes hiéroglyphiques en usage au Moyen Empire s'est considérablement développé durant la période gréco-romaine pour dépasser les 7.000 signes. Outre des signes additionnels, d'autres fonctions furent ajoutées aux signes communément utilisés. Par exemple, le signe du scarabée ☐ était jusque-là utilisé pour transcrire le mot *hpr* (/khépèr/) « devenir ». Cependant, à partir d'une observation naturaliste – le fait que cet insecte déplace une boule d'excréments devant lui –, le mot fut relié au mot désignant la terre *t3* /ta/ (d'ordinaire écrit au moyen du signe ☐). Ce genre de subtilités graphiques conduisit insensiblement vers des techniques de cryptographie. Par exemple, le hiéroglyphe de l'abeille ☐ est fréquemment employé, par métaphore, dans les graphies du mot *k3.t* /kat/ « travail » (anciennement écrit ☐☑), en vertu de l'assiduité des abeilles ouvrières qui constituent un archétype de la notion de « travail ». Ce hiéroglyphe se vit par conséquent doté de la valeur phonétique *k3.t*. Par ailleurs, certaines évolutions de la langue parlée, notamment dans le champ de la phonologie, furent transcrites dans l'écriture. Des signes représentant initialement des phonèmes différents, mais proches, purent finalement être utilisés pour retranscrire un même son. Par exemple, le signe de la main ☐ (*d* /de/) se rencontre à la place du cobra ☐ (*d̥* /dje/), de même que le bilitère ☐ (*di* /di/) peut remplacer le signe de la main. Au même titre, les unilitères et bilitères rendant le son /t/ ou anciennement /tch/, tels que ☐, ☐, ☐, ☐, ☐, ☐, ou encore ☐, deviennent*

interchangeables avec le hiéroglyphe générique . Les dentales ne sont plus distinguées comme auparavant. C'est ainsi que l'écriture ptolémaïque devint de plus en plus complexe à travers le temps. Le temple d'Esna présente à cet égard un exemple extrême. Deux piliers du temple ont conservé des hymnes en l'honneur du dieu Khnoum. L'un est presque exclusivement composé de signes de béliers, sous diverses formes, l'autre de crocodiles (voir Fig. 4)¹⁹. Ce sont ces variations, parfois minimes, dans l'attitude des deux animaux sacrés qui orientent le sens de l'inscription, dont les spécialistes n'ont pas encore percé toutes les arcanes.



▲ Fig. 4. Hymnes en l'honneur du dieu Khnoum (© IFAO).

¹⁹ SAUNERON Serge, *Le temple d'Esna II*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, coll. « Publications de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire », 1963, p. 204 et p. 235. Pour une première tentative d'interprétation de ces textes : LEITZ Christian, « Die beiden kryptographischen Inschriften aus Esna mit den Widdern und Krokodilen », *Studien zur Altägyptischen Kultur*, 2001, vol. 29, pp. 251-276.

Outre l'écriture hiéroglyphique, les Égyptiens ont utilisé, dès l'époque historique, l'écriture hiératique à laquelle succèdera, sans s'y substituer complètement, l'écriture démotique. L'écriture hiéroglyphique se caractérise principalement par une visée d'affichage, un désir de visibilité et un fort lien iconique. Le référent du signe est toujours identifiable, sauf dans de rares cas comme par exemple le signe  qui constitue un tracé simplifié pour le hiéroglyphe . L'écriture hiératique, en revanche, comme l'écriture démotique à sa suite, rompt le lien iconique et est caractérisée par un tracé rapide et une simplification progressive des signes. On notera toutefois qu'il est toujours possible d'effectuer une transposition signe à signe entre un texte hiéroglyphique et un texte hiératique, ce qui n'est plus forcément le cas avec le démotique. Quant au copte, dernière écriture attestée pour l'antiquité égyptienne, il rompt complètement le lien avec l'ancien système graphique au profit d'un alphabet formé sur l'alphabet grec augmenté de quelques lettres dérivées de signes démotiques.

2.3. Écriture hiératique

Dès les débuts de l'écriture en Égypte ancienne, le hiératique coexiste au côté de l'écriture hiéroglyphique. En effet, si les premiers textes suivis en hiératique datent du règne de Chéops (deuxième pharaon de la IV^e dynastie, 2636-2605), on recense des exemples de « proto-hiératique » dès la fin du IV^e millénaire, lors de la période protodynastique (3400-3150), sur les poteries découvertes à Umm el-Qa'ab (Abydos), dans la tombe U-j²⁰. Malgré les problèmes de datation inhérents aux textes funéraires, il semble que le hiératique reste en usage au moins jusqu'au II^e siècle de notre ère. Dans l'Antiquité, en dehors d'une allusion chez Apulée et une mention explicite chez Clément d'Alexandrie (cf. *infra*, 3.2.3), c'est Champollion qui définit de manière exacte, pour la première fois en 1824, ce qu'est le hiératique²¹.

« 114. Les principes généraux de l'écriture *hiératique* sont absolument les mêmes que ceux qui régissent l'écriture hiéroglyphique pure et linéaire. La méthode *hiératique*, dont se servaient la caste sacerdotale et, en particulier, les hiérogammates ou scribes sacrés, appelés par la nature de leurs fonctions à composer ou à copier un très-grand nombre d'écrits sur des matières religieuses et scientifiques, n'était au fond qu'une véritable *tachygraphie* de la méthode hiéroglyphique.

²⁰ Sur la question des premiers écrits, voir notamment REGULSKI Ilona, *A palaeographic Study of early Writing in Egypt*, Leuven, Peeters, coll. « Orientalia Lovaniensia Analecta », 2010.

²¹ CHAMPOLLION Jean-François, *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens ou Recherches sur les éléments premiers de cette écriture sacrée, sur leurs diverses combinaisons, et sur les rapports de ce système avec les autres méthodes graphiques égyptiennes*, Paris, 1824, pp. 420-421. L'écriture cursive est déjà reconnue pour ce qu'elle est dans certaines présentations du XVIII^e siècle (cf. *infra*, ch. 9).

115. Cette écriture est immédiatement dérivée de l'hiéroglyphique. Les *signes hiératiques* ne sont, en effet, pour la plupart, que des *abréviations d'hiéroglyphes purs* ou *linéaires*. J'ai reconnu trois classes distinctes de *caractères hiératiques*. Les uns sont une imitation complète, mais excessivement abrégée, des caractères hiéroglyphiques. D'autres ne présentent que l'abrégé de la *partie principale* du caractère hiéroglyphique. Une troisième classe enfin renferme des signes purement *arbitraires*, mais qui sont sans cesse les équivalents d'un seul et même caractère hiéroglyphique. Il est possible que, dès l'origine, ces signes ne fussent point arbitraires ; mais ils le sont devenus en quelque sorte à force d'être abrégés : la plus grande partie des signes hiéroglyphiques ont leurs correspondants fixes dans l'écriture hiératique.

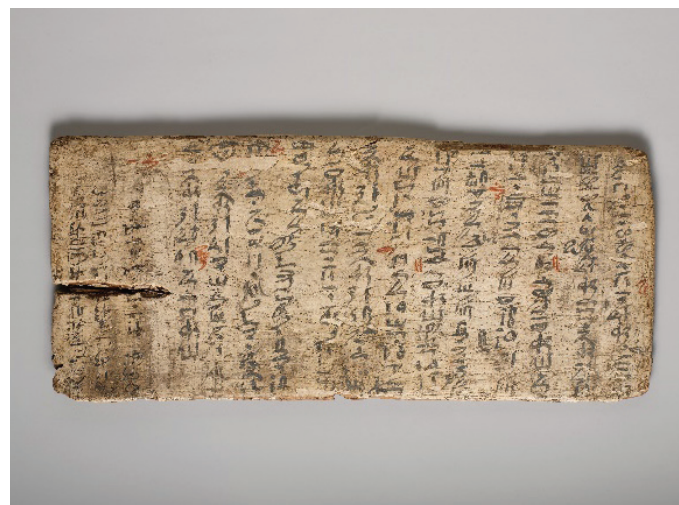
116. L'écriture *hiératique* renferme donc, comme l'*hiéroglyphique*, des caractères *phonétiques*, des caractères *symboliques* et des caractères *figuratifs*, répondant exactement les uns aux autres, abstraction faite de leurs formes matérielles ; mais l'écriture hiératique diffère toutefois de l'écriture sacrée, en ce qu'elle admet un moins grand nombre de caractères *figuratifs* et *symboliques* [...] ».

L'écriture hiératique se caractérise par une simplification du tracé, ce qui se traduit par la disparition des détails à l'intérieur des signes, et par la présence d'un nombre croissant de ligatures (voir Fig. 5). Si la correspondance avec le signe hiéroglyphique reste parfois évidente, elle n'est pas toujours immédiatement reconnaissable. Le lien iconique est dès lors estompé, affaibli.



▲ Fig. 5. Papyrus hiératique du Moyen Empire contenant un compte et un texte religieux (P. MMA 22.3.528).

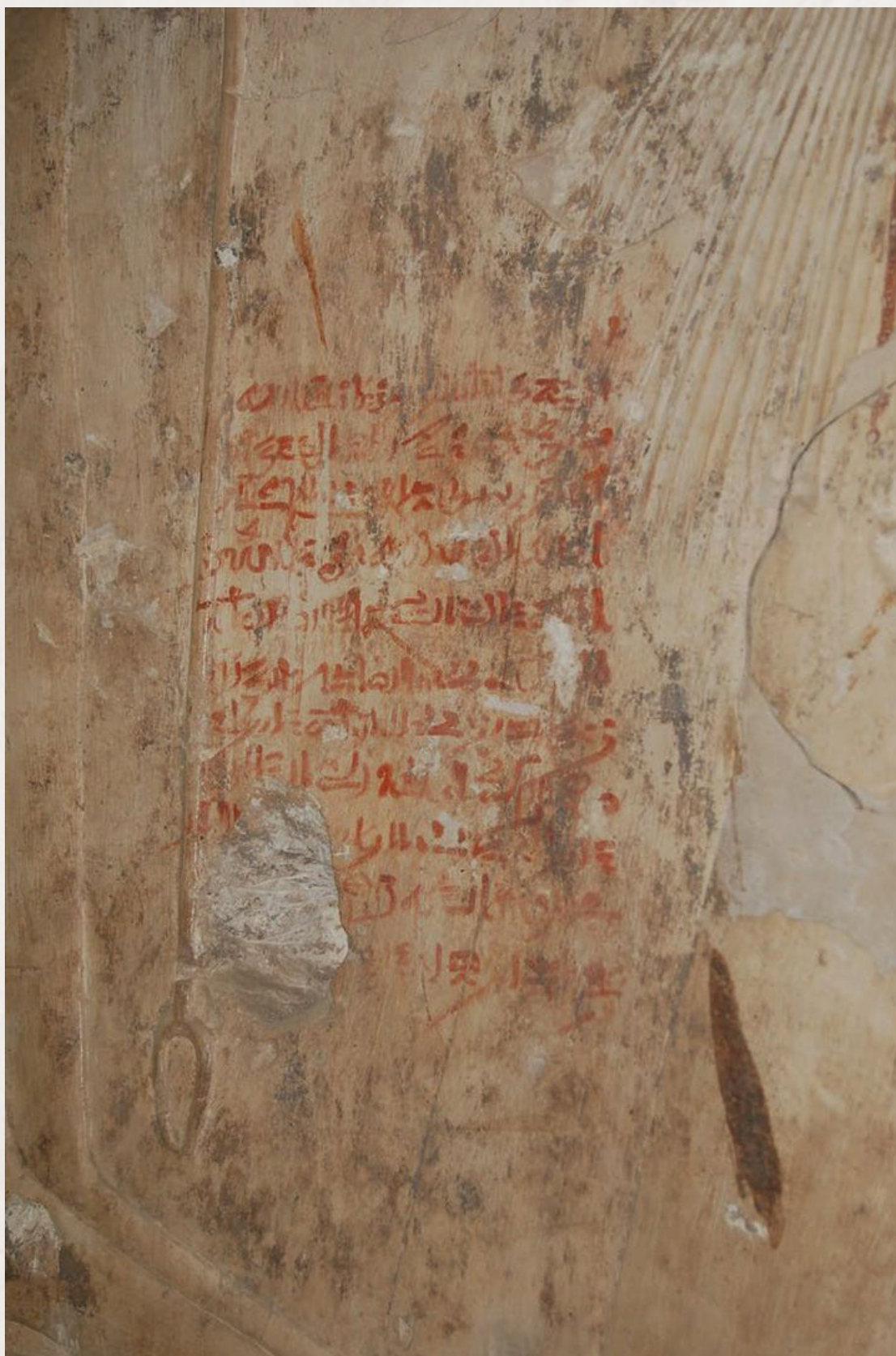
Les textes hiératiques sont habituellement écrits à l'encre rouge ou noire à l'aide d'un pinceau ou d'un morceau de roseau, sur des supports dits maniables (ou de maniement) par opposition aux supports monumentaux qui contiennent, la plupart du temps, les textes hiéroglyphiques. Ces principaux supports sont le papyrus, l'ostracon (éclat de calcaire ou tesson de céramique) et la tablette de bois (voir Fig. 6) ou de calcaire.



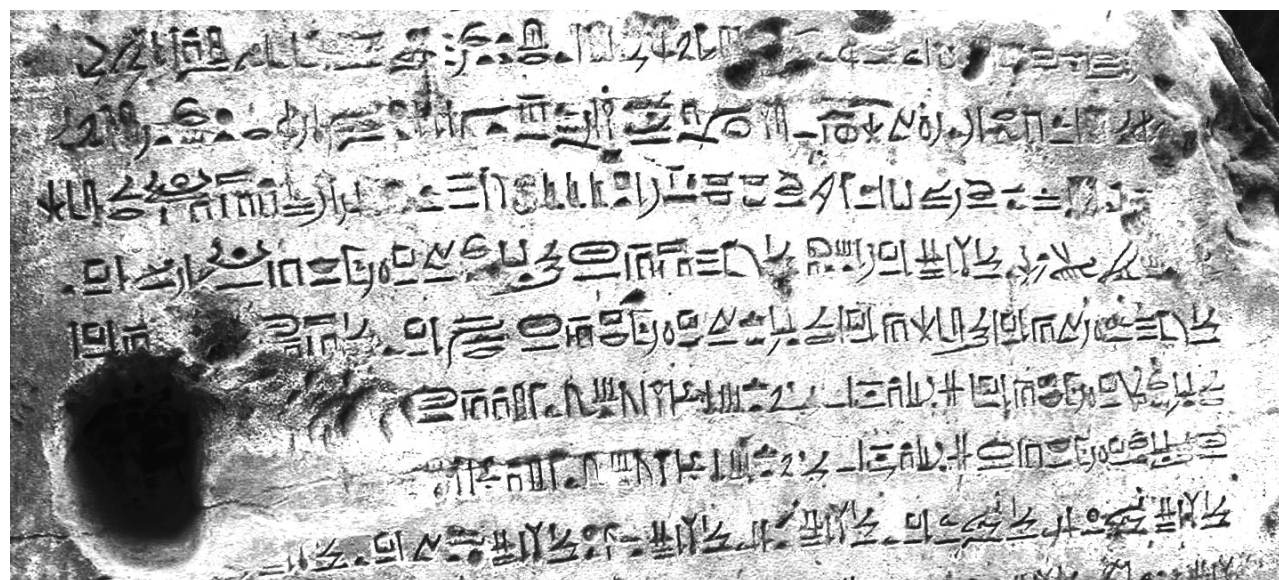
▲ Fig. 6. Tablette hiératique du Moyen Empire (T. MMA 28.9.4).

On rencontre aussi l'écriture cursive en contexte monumental : le hiératique côtoie les hiéroglyphes, principalement sous la forme de graffiti (Fig. 7), dans les inscriptions rupestres et sur les parois de monuments²².

²² Voir notamment RAGAZZOLI Chloé, *La grotte des scribes à Deir El-Bahari : la tombe MMA 504 et ses graffiti*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, coll. « Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire », 2018.



▲ Fig. 7. Graffito hiératique sur un relief du grand temple d'Abydos de Séthi I (© J. Winand).



▲ Fig. 8. Inscription hiératique, temple d'Amon-Rê, Karnak, XXII^e dynastie (© J. Winand).

Il existe aussi quelques rares inscriptions gravées en hiératique (Fig. 8).

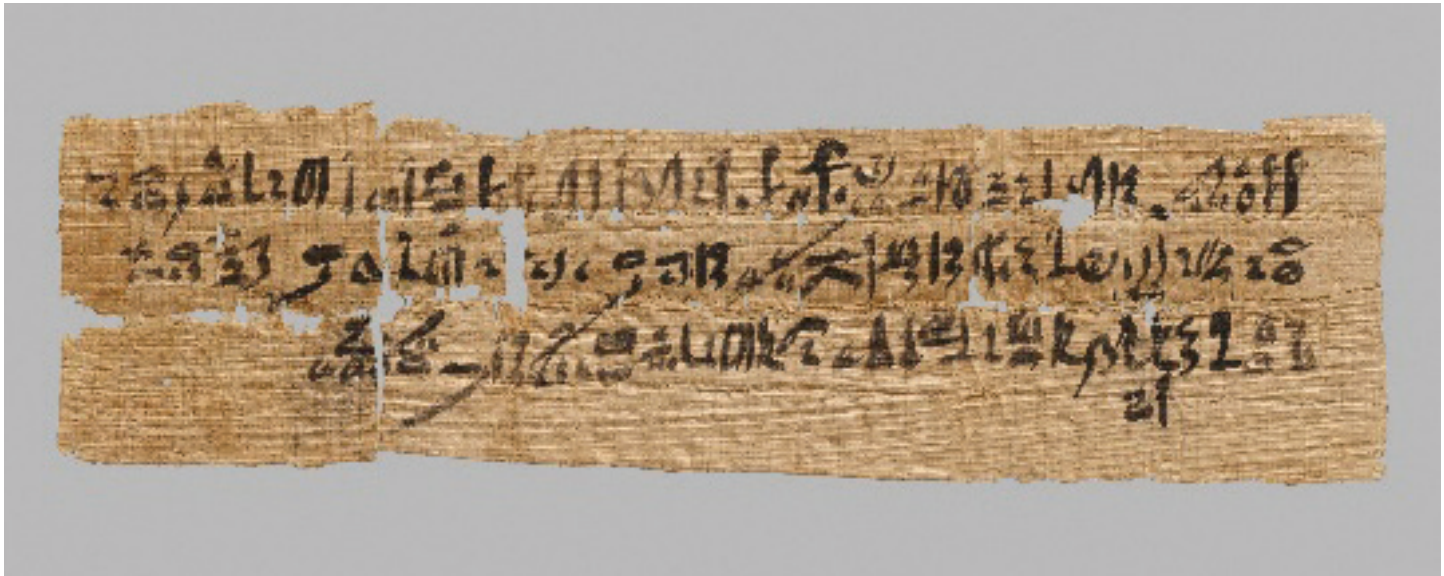
Contrairement à l'écriture hiéroglyphique, le hiératique s'écrit et se lit normalement de droite à gauche²³. Les textes peuvent néanmoins être disposés en colonnes ou en lignes.

²³ Une variante plus rare, dans des contextes religieux, notamment funéraires, consiste à inverser le sens de la lecture (hiératique rétrograde). Ce jeu sur l'écriture intervient aussi, de manière sporadique, dans les inscriptions hiéroglyphiques. L'enseignement d'Ahmose Aametchou en est un exemple remarquable. Le texte est disposé en quarante colonnes rétrogrades dans la tombe du vizir Ouseramon, son fils, pour que la progression dans la lecture aille du père au fils. De cette manière, le père délivre visuellement son enseignement à son fils. Voir DZIOBEK Eberhard, *Die Gräber des Viziers User-Amun Theben Nr. 61 und 131*, Mayence, Philipp von Zabern, 1994, pp. 75-76 et pl. 82. Sur l'écriture rétrograde, voir notamment FISCHER Henry G., *L'écriture et l'art de l'Égypte ancienne : quatre leçons sur la paléographie et l'épigraphie pharaoniques. Essais et conférences*. Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Collège de France », 1986, pp. 105-130 ; ALTENMÜLLER Hartwig, « Zum Beschriftungssystem bei religiösen Texten », in VOIGT Wolfgang (dir.), *XVII. Deutscher Orientalistentag, vom 21. bis 27. Juli 1968 in Würzburg: Vorträge 1*, Wiesbaden, Franz Steiner, 1969, pp. 58-67 ; CHEGODAEV Michael A., « Some Remarks Regarding the So-called «Retrograde» Direction of Writing in the Ancient Egyptian «Book of the Dead» », *Discussion in Egyptology*, 1996, vol. 35, pp. 19-24 ; GOELET Ogdon Jr., « Observations on Copying and the Hieroglyphic Tradition in the Production of the *Book of the Dead* », in D'AURIA Sue (dir.), *Offerings to the Discerning Eye: An Egyptological Medley in Honor of Jack A. Josephson*, Leyde – Boston, Brill, 2010 pp. 121-132 ; SIMPSON Robert, « Retrograde Writing in Ancient Egyptian Inscriptions », in JASNOW Richard et WIDMER Ghislaine (dir.), *Illuminating Osiris: Egyptological studies in honor of Mark Smith*, Atlanta, De Gruyter Oldenbourg, 2017, pp. 337-345 ; ou encore plus récemment VERNUS Pascal, « Form, layout, and specific potentialities of the ancient Egyptian hieroglyphic script », in DAVIES Vanessa et LABOURY Dimitri (dir.), *The Oxford handbook of Egyptian epigraphy and palaeography*. New York, Oxford University Press, 2020, pp. 13-30, qui présente l'écriture rétrograde comme une solution pour parer, dans les textes écrits en colonnes, à un inconvénient sémiotique posé par la relation entre texte et image.

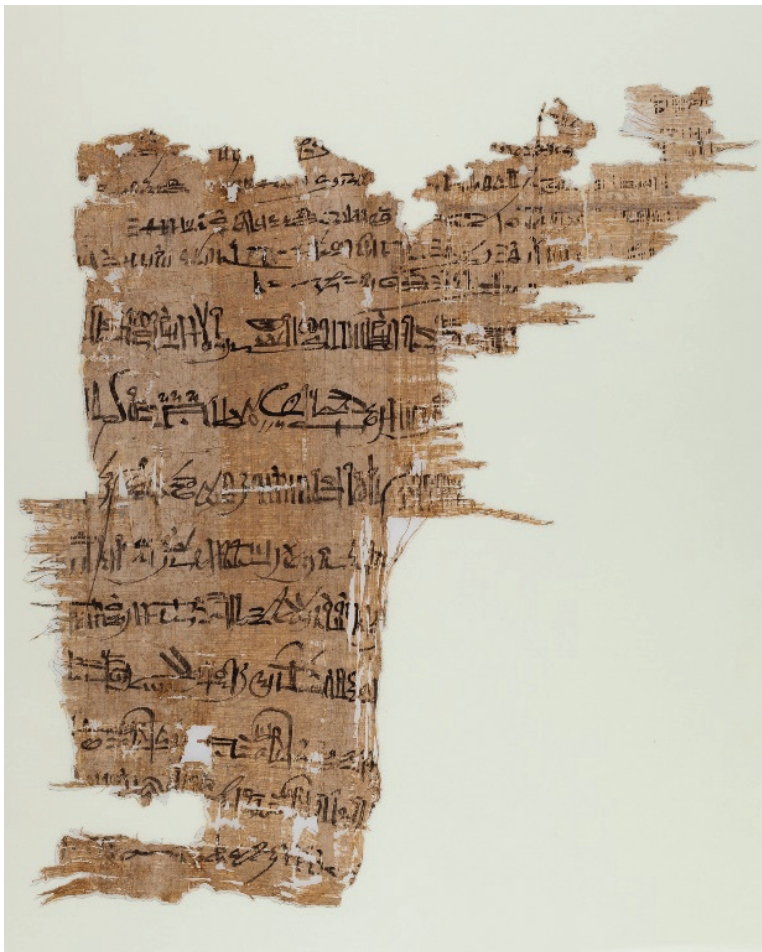
La disposition en colonnes a d'abord été favorisée. Dans le courant de la seconde moitié de la XII^e dynastie (1991-1781), la disposition en lignes devient progressivement la norme. L'écriture en colonnes se marginalise ; on la rencontre encore notamment dans les compositions funéraires, comme les *Livres des Morts*.

Les premiers textes hiératiques constituent de précieux témoins de l'administration, de l'économie et de la vie quotidienne. Dès le Moyen Empire (2045-1700), cette écriture cursive est employée pour copier les textes littéraires comme les contes, les hymnes, les sagesses, mais aussi les textes magiques et médicaux. La riche documentation du Nouvel Empire (1539-1069) permet même de distinguer, grosso modo, trois types d'écriture hiératique : la cursive administrative (ou documentaire, voir Fig. 9), la cursive littéraire et l'« onciale ramesside » (voir Fig. 10), qui se caractérise par une écriture stylisée, presque calligraphiée, dite de chancellerie, dont on trouve déjà un avant-goût dans certaines lettres du Moyen Empire (2045-1700), telle que la troisième lettre d'Héqanakhte (voir Fig. 11).

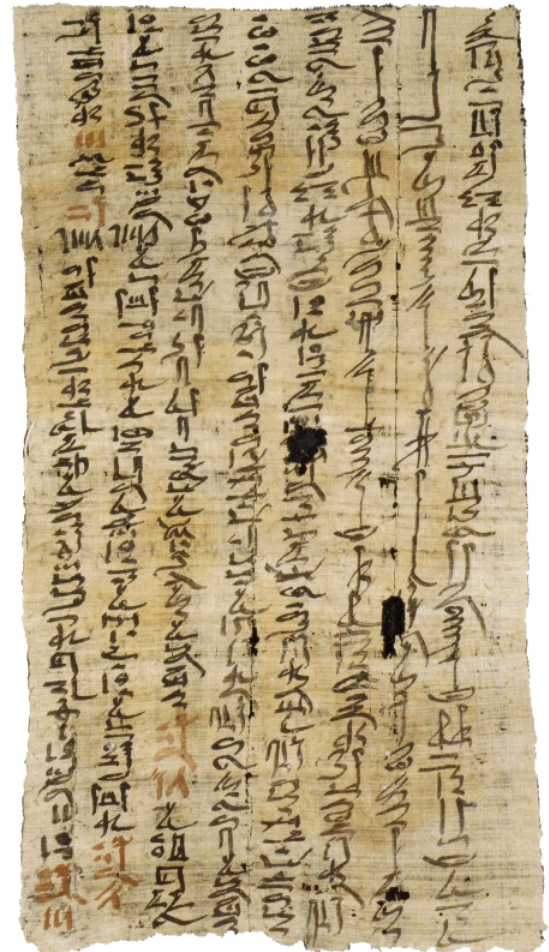
À la Basse Époque (664-332), le hiératique est progressivement remplacé par le démotique, qui se répand dans tous les domaines de la vie profane. Le hiératique est alors confiné à la sphère du sacré, pour copier les rituels et les recueils funéraires notamment. Le diptyque hiéroglyphique-hiératique devient désormais un triptyque (hiéroglyphique-hiératique-démotique), chaque écriture ayant son propre domaine d'application. C'est la situation que découvrent les Grecs lorsqu'ils arrivent en Égypte (cf. *infra*, 3.1).



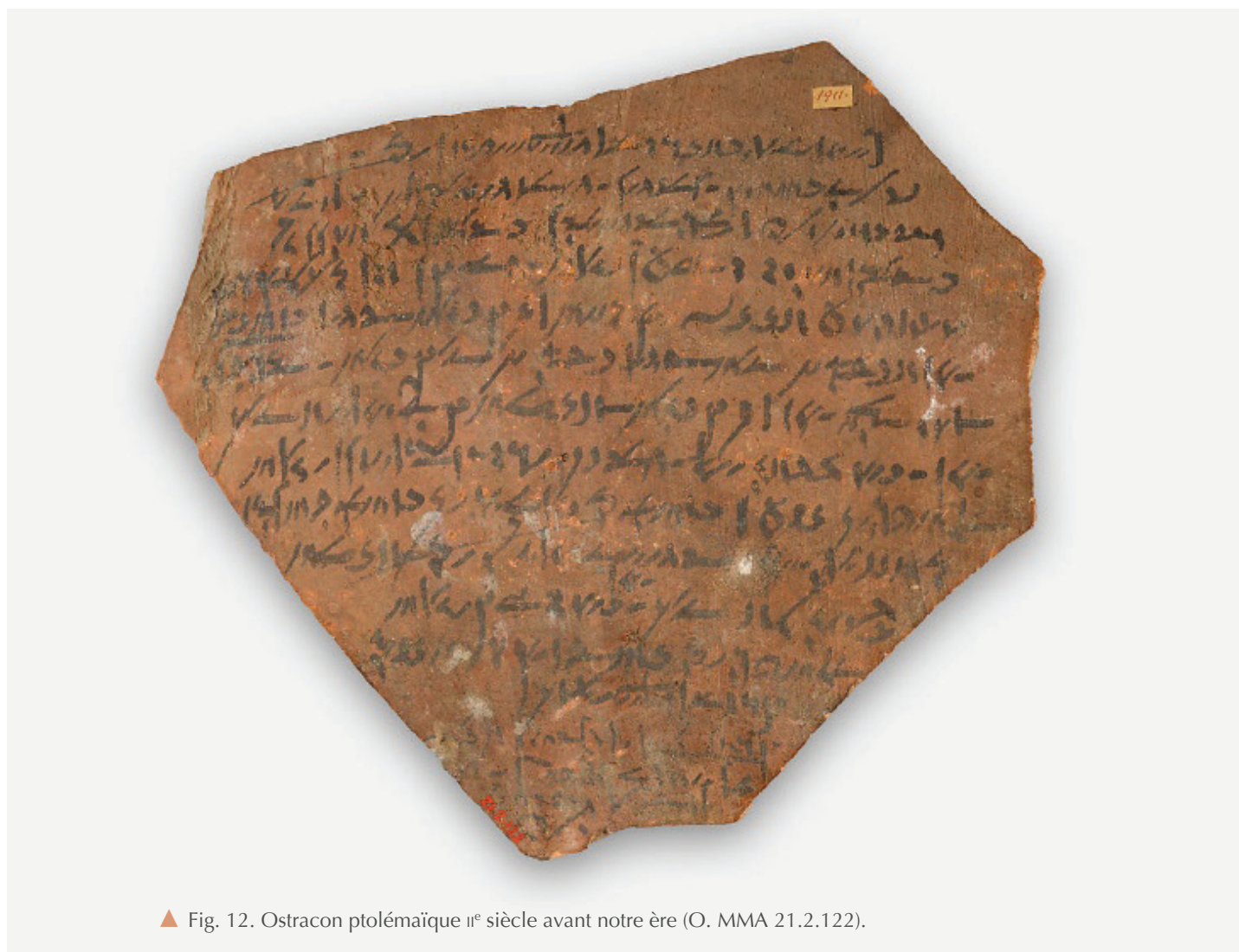
▲ Fig. 9. Lettre du Nouvel Empire (P. MMA 27.3.560).



▲ Fig. 10. Fragment de papyrus en hiératique du Nouvel Empire (P. MMA O.C.3569).



▲ Fig. 11. Lettre d'Héqanakhte du Moyen Empire (P. MMA 22.3.518).



▲ Fig. 12. Ostracon ptolémaïque 1^{er} siècle avant notre ère (O. MMA 21.2.122).

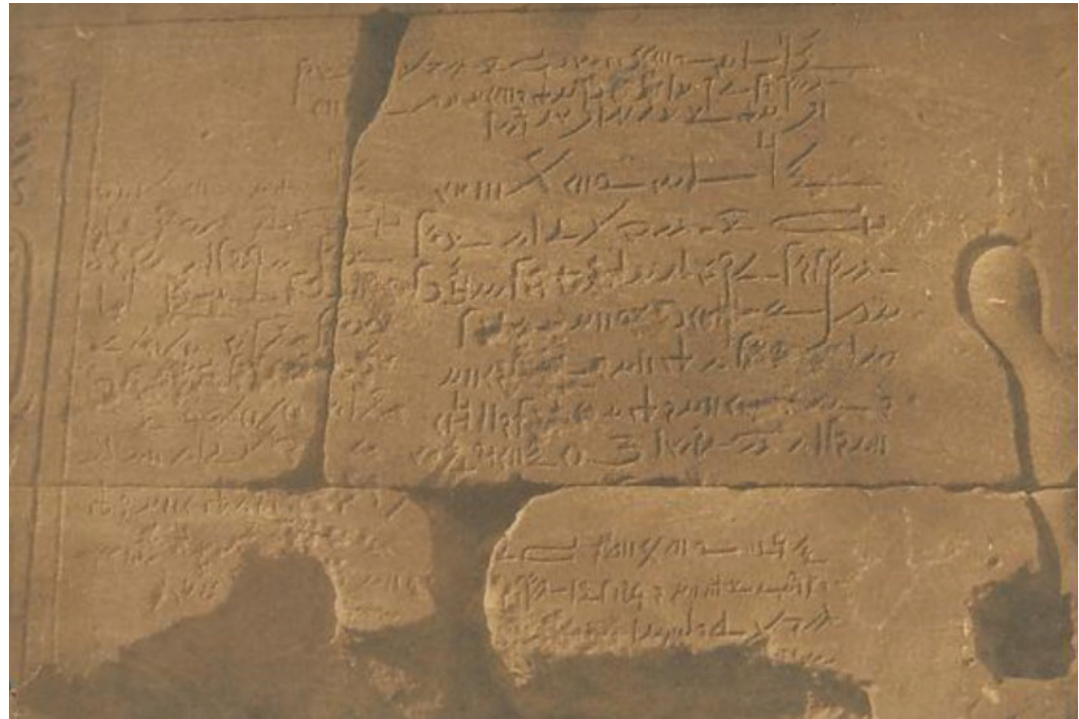
2.4. Écriture démotique

À partir du 7^{ème} siècle avant notre ère apparaît une nouvelle forme de cursive : le démotique. Elle se développe dans le Nord, tandis que dans le Sud se maintient pour quelque temps une forme particulière de hiéroglyphique, appelée « hiéroglyphique anormal ». Les plus anciens documents démotiques connus – papyri Rylands 1 et 2²⁴ (644 avant notre ère) – proviennent de la ville d’El-Hibeh. Progressivement, le démotique s’imposera sur tout le territoire égyptien, se substituant au hiéroglyphique, excepté dans certains usages religieux et funéraires. À Thèbes, les plus anciens textes démotiques

datent du milieu du 6^{ème} siècle avant notre ère²⁵. Contrairement à l’appellation « hiéroglyphique », le terme « démotique » fait référence tout à la fois à un type d’écriture et à un état de langue. Cette écriture a connu plusieurs phases d’évolution, réparties en trois grandes catégories définies selon le tracé des signes et les habitudes graphiques. Le démotique dit « archaïque » est attesté entre le 7^{ème} et le 4^{ème} siècle avant notre ère. À cette époque, le démotique semble réservé pour l’usage administratif, légal ou dans le cadre de la vie quotidienne. La deuxième phase, le « démotique moyen », apparaît dans le courant du 4^{ème} siècle avant notre ère et se maintient jusqu’à la fin de l’époque ptolémaïque (vers 30 avant notre ère). Durant cette période, son usage s’élargit aux textes littéraires et, plus tardivement – au 1^{er} siècle avant

²⁴ GRIFFITH Francis LI, *Catalogue of the Demotic Papyri in the John Rylands Library Manchester with Facsimiles and complete translations*, volume I, Georg Olms, 1909. (P. Rylands I, pl. I-VIII et P. Rylands II, pl. IX-XIV).

²⁵ Papyrus Louvre E 7855 (lettre) : <https://collections.louvre.fr/ark:/53355/cl010003479> et Papyrus Louvre E 7841 (reçu pour une livraison de lin) : <https://collections.louvre.fr/en/ark:/53355/cl010002690#> (pages consultées le 1 octobre 2021).



▲ Fig. 13. Inscription démotique du temple de Philae (photographie de la Gilman Collection, Metropolitan Museum of Art, New-York).

notre ère – , à la sphère religieuse. Dès la fin du III^e siècle avant notre ère, il sera fortement concurrencé par le grec dans ses emplois légaux et administratifs. La dernière phase est le « démotique tardif » (ou « démotique romain »). Elle couvre plus ou moins la période de l'Empire romain, depuis la fin du I^{er} siècle avant notre ère jusqu'au V^e siècle de notre ère. Durant les I^{er} et II^e siècles de notre ère, si le démotique connaît un recul marqué dans les usages de la vie quotidienne, son emploi demeure fréquent pour les textes littéraires. À l'approche du III^e siècle de notre ère, le démotique amorçe son déclin. Le dernier groupe important de documents rédigés en démotique est un corpus de textes magiques dont les dernières attestations datent du III^e siècle de notre ère. Enfin, la dernière inscription démotique connue est un graffiti provenant du temple d'Isis à Philae et daté de 452.

À l'instar du hiératique, le démotique se lit uniquement de droite à gauche. À l'inverse de son prédécesseur, on ne le trouve rédigé qu'en lignes. Le démotique utilise les mêmes types de supports que le hiératique, essentiellement le papyrus et l'ostracon (voir Fig. 12), plus rarement des tablettes, en bois ou en calcaire, ou des tissus de lin. Il s'agit également d'une écriture tracée à l'encre, à l'aide d'un pinceau de jonc ou d'un calame dès l'époque ptolémaïque.

Il existe également, bien que plus rarement, du démotique épigraphique (Fig. 13).

Globalement, l'écriture démotique suit les principes fondamentaux des écritures hiéroglyphique et hiératique, à savoir l'utilisation des trois catégories de signes définies ci-dessus. Cela posé, des changements, des traits novateurs apparaissent, comme l'utilisation d'abréviations pour des mots fréquents, la réduction des classificateurs sémantiques et l'usage plus courant de phonogrammes unilitères. Le démotique pousse davantage la simplification des signes au point que tout lien iconique est définitivement rompu. Ces mutations ouvriront la voie vers l'alphabétisme, qui se concrétisera avec le copte (cf. *infra*, 3.2.1).



















2.5. Écriture copte

À partir du III^e siècle de notre ère, une nouvelle écriture s'impose en Égypte : le copte. Comme le démotique, le terme « copte » réfère à la fois à un stade de langue et à une écriture, mais il est également rattaché à la nouvelle religion du pays, le christianisme²⁶. La rupture graphique avec l'ancien système consacre aussi une rupture culturelle. Après la conquête d'Alexandre le Grand et la division de son empire à la fin du IV^e siècle avant notre ère, le grec devient une langue importante en Égypte, notamment dans

²⁶ Les Coptes forment encore aujourd'hui environ 10 % de la population égyptienne.

la gestion des affaires de l'État²⁷. Ainsi, à l'époque ptolémaïque, les caractères grecs peuvent être utilisés pour noter des noms propres ainsi que des mots égyptiens. Épisodiquement, certains textes démotiques sont également transcrits en alphabet grec, formant ainsi, selon certains spécialistes, la préhistoire de l'écriture copte.

En tant que première écriture de l'Égypte ancienne à utiliser un alphabet, le copte brise définitivement le lien avec la tradition antique. Sa base est l'alphabet grec augmenté, de manière variable en fonction des dialectes, de plusieurs lettres dérivées de signes démotiques. Voici un tableau (Tab. 4) reprenant les six lettres additionnelles du dialecte sahidique, qui joua un temps le rôle de dialecte supra-régional :

| Hiéroglyphe | Démotique | Copte |
|---|---|---|
|  |  |  |
|  |  |  |
|  |  |  |
|  |  |  |
|  |  |  |
|  |  |  |

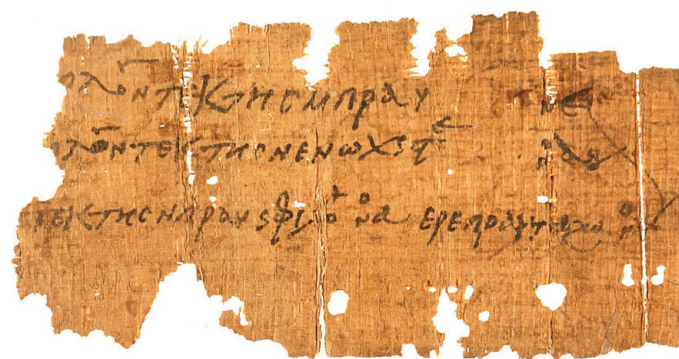
▲ Tab. 4. Lettres additionnelles du dialecte sahidique.

Si l'on parle par facilité de copte, de manière générique, il faut insister sur le fait qu'il n'existe pas de langue copte unitaire, mais plutôt des dialectes, lesquels ont leurs spécificités linguistiques, mais aussi graphiques. Deux dialectes ont toutefois connu une audience quasi nationale : tout d'abord, le sahidique (dans le Sud), et puis le bohairique (dans le Nord). Les différences dialectales sont d'abord vocaliques, comme c'est le cas dans les exemples suivants transcrivant la même forme verbale : **εγ ε σωτη** (Sahidique) et **αγ α σωτη** (Akhmimique) « Il entendra », elles concernent en fait tous les registres de la langue : morphologie, syntaxe et lexique.

Comme le grec, le copte s'écrit seulement en ligne et de gauche à droite uniquement. Contrairement aux écritures cursives qui l'ont précédé, le copte ne semble pas avoir

²⁷ Si les Égyptiens qui voulaient participer à la vie publique et accéder ainsi à des fonctions importantes s'hellénisèrent rapidement, l'inverse n'est pas vrai. Sauf rares exceptions, l'élite grecque ne fit que très peu d'efforts pour maîtriser la langue et les écritures égyptiennes.

connu de spécialisation dans son emploi, et a servi pour rédiger tout type de document, sacré ou profane. Utilisé sur des supports dit de maniement (papyrus, ostracon, etc., voir Fig. 14), le copte est également très présent en épigraphie, contrairement aux cursives hiératique et démotique (voir Fig. 15).



▲ Fig. 14. Papyrus Leodiensis inv. 4, v^e siècle de notre ère (?) (Collection du CEDOPAL).

Le passage de systèmes graphiques complexes à une écriture purement alphabétique coïncide avec une rupture culturelle, mais l'origine de ce changement fondamental commence avec les écritures indigènes. En effet, dès l'époque ptolémaïque, on observe des transpositions de mots égyptiens en alphabet grec dues au contact avec l'étranger. Par la suite, certains textes égyptiens, perçus comme étant graphiquement complexes par les Égyptiens eux-mêmes, font l'objet d'une transcription en démotique, langue vernaculaire de l'époque. Dès les débuts de l'Égypte romaine, et ce jusqu'au II^e siècle de notre ère, on voit apparaître dans le cadre de formules traditionnelles de textes religieux des gloses en démotique servant d'aide à la prononciation (en rendant notamment pour partie la vocalisation). La dernière étape de cette marche vers l'alphabétisme consiste à remplacer ces gloses en démotique par des gloses en alphabet grec incluant des lettres indigènes dérivées du démotique, le but étant de rendre les spécificités de la phonologie égyptienne le plus complètement possible. C'est ce qui est connu sous le nom de « Copte archaïque » (*Old Coptic*). Toutes ces étapes mènent vers l'ultime écriture de l'Égypte ancienne : le copte²⁸.

²⁸ Pour plus de détails et des exemples, voir QUACK Joachim F., « How the Coptic Script Came About », in GROSSMAN Eitan, DILS Peter, RICHTER Tonio S. et SCHENKEL Wolfgang (dir.), *Greek Influence on Egyptian-Coptic: Contact-Induced Change in an Ancient African Language*, Hambourg, Widmaier, 2017, pp. 27-96.



▲ Fig. 15. Gravure en copte sur amulette, VI^e-VII^e siècle (Amulette MMA 17.190.491).

2.6. Les hiéroglyphes : texte ou image, texte et image

Le succès de l'écriture hiéroglyphique tient pour partie de son caractère figuratif et de son omniprésence dans l'art égyptien. La plupart des signes désignent des choses du monde réel, des éléments de l'univers des anciens Égyptiens et peuvent être compris de tous, de manière transculturelle. Que nos yeux se posent sur un monument égyptien, une paroi rocheuse ou un objet de la vie quotidienne, les hiéroglyphes sont partout. L'écriture hiéroglyphique a vocation d'affichage. Le caractère composite de l'écriture hiéroglyphique, mêlant phonogrammes, logogrammes et classificateurs sémantiques, ainsi que son caractère fortement iconique expliquent le lien très fort qui unit texte et image en Égypte ancienne. Aux origines de l'écriture, entre la fin du IV^e millénaire et le début du III^e millénaire avant notre ère, la

distinction entre représentation figurée et signes d'écriture n'est pas toujours aisée. Les inscriptions rupestres du Ouadi 'Ameyra, dans le désert du Sinaï, récemment étudiées, constituent quelques-uns des premiers exemples connus d'écriture en Égypte ancienne²⁹. Le site a révélé des dizaines de hiéroglyphes incisés sur les parois rocheuses par des membres des expéditions minières commanditées par les pharaons dans cette région. On y trouve notamment des graffiti datant de 3200 avant notre ère préservant le nom du pharaon Iry-Hor (𓆎 « compagnon d'Horus »), de ladite « dynastie 0 », ou de la reine Neith-Hotep (𓆎𓆏, signifiant « Neith est satisfaite »), épouse de Narmer, successeur d'Iry-Hor et fondateur de la première dynastie égyptienne (3150-2925). Le site d'Hélouan a dévoilé un autre exemple récent enrichissant le corpus des premières attestations connues d'écriture à l'époque protodynastique. Dans le motif du *serekh* (représentation d'une façade de palais royal devenue, par métonymie, symbole du pouvoir royal) inscrit sur une jarre, les signes X ont été ajoutés³⁰. Il s'agit du nom de la reine Ny(t)-Neith de la dynastie 0³¹. Le nom du pharaon Narmer, connu notamment grâce à la célèbre palette éponyme, symbole de l'avènement de la I^{re} dynastie (3150-2925), s'inscrit dans cette même dynamique. Les hiéroglyphes 𓆎 *n^r* (/nar/) et 𓆏 *m^r* (/mèr/) sont sculptés l'un au-dessus de l'autre dans le motif du *serekh* au sommet de la palette et affirmant ainsi la souveraineté de Narmer³². Une autre inscription rupestre du Ouadi 'Ameyra, découverte en 2012, dévoile le premier énoncé autonome, une proposition prédicative non verbale : 𓆎𓆏 (*hr p(w) it /hèr pou it/* « C'est l'Horus, It » (c.-à-d. le nom de naissance de l'Horus Djer,

²⁹ TALLET Pierre, *La zone minière pharaonique du Sud-Sinaï – I : Catalogue complémentaire des inscriptions du Sinaï*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, coll. « Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale », 2012 ; TALLET Pierre, « Une inscription du roi Djer au Sud-Sinaï : la première phrase écrite en hiéroglyphes ? » *Abgadiyat* 8, 2013, disponible à l'adresse suivante : DOI: 10.1163/22138609-90000014 (consultée le 1^{er} octobre 2021) ; TALLET Pierre, *La zone minière pharaonique du Sud-Sinaï – II : Les inscriptions pré- et protodynastiques du Ouadi 'Ameyra (CCIS nos 273-335)*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, coll. « Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale », 2015 ainsi que TALLET Pierre, *La zone minière pharaonique du Sud-Sinaï – III : Les expéditions égyptiennes dans la zone minière du Sud-Sinaï du prédynastique à la fin de la XX^e dynastie*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, coll. « Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale », 2018.

³⁰ VAN DEN BRINK Edwin et KÖHLER Christiana E., « Four jars with incised *serekh*-signs from Helwan recently retrieved from the Cairo Museum », *Göttinger Miszellen*, 2002, vol. 187, pp. 59-81.

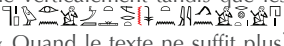
³¹ Deux lectures sont envisageables : 1) *n(y)-nt*, le nisbé *n(y)* marquant l'appartenance (« qui appartient à ») suivi du nom de la déesse Neith, dont les deux flèches entrecroisées constituent l'emblème, le tout signifiant « celui qui appartient à Neith » ; 2) le nom de la reine Ny(t)-Neith, dont la marque du féminin, le *-t*, est parfois omise dans l'écriture mais dont le genre féminin est indubitable en raison du déterminatif de la femme assise (𓆏) à la fin du nom propre.

³² Le « catalogue Narmer » reprend les quelque 257 inscriptions publiées relatives au règne de Narmer et de ses prédécesseurs de la dynastie 0. Voir <https://www.narmer.org> (page consultée le 1^{er} octobre 2021).

troisième souverain de la I^{re} dynastie (3150-2925)). Il faut toutefois attendre le règne de Péribsen (2734-2714) pour rencontrer la première proposition prédicative verbale et le règne de Djoser (2667-2648), premier roi de la III^e dynastie, quelque 750 ans après les embryons d'écriture, pour lire le premier (petit) texte suivi.

Dès les débuts de l'écriture, au cours de la dynastie 0 et de la I^{re} dynastie, texte et image se distinguent progressivement et adoptent des règles propres. À l'aube de l'Ancien Empire (2750-2250), les critères sont établis. L'écriture subit désormais des contraintes de taille (ou calibrage), d'orientation et de mise en page. Le traitement pictural des hiéroglyphes varie également, allant d'un signe polychrome élaboré, doté de nombreux détails (cf. fig. 2 et 3 *supra*) à un hiéroglyphe monochrome réduit à sa plus simple expression (Cat. 1 et 3), voire parfois un signe au tracé rapide, presque bâclé. Dans un texte suivi, les hiéroglyphes adoptent l'un des deux sens de lecture possible (gauche à droite ou droite à gauche), et sont disposés en colonnes ou en lignes. Il arrive cependant que des changements s'opèrent au sein d'un même texte³³. Dans l'art égyptien, texte et image sont fréquemment associés. Les hiéroglyphes sont alors orientés de manière à créer une harmonie entre la représentation et l'écrit. L'un des panneaux latéraux d'un trône de Sésostri I (1962-1928) retrouvé dans un dépôt sacré, non loin de sa pyramide à Lisht, illustre ce principe (Fig. 16)³⁴.


La composition est symétrique, selon un principe fondamental de l'art égyptien. L'axe vertical est symbolisé par l'immense hiéroglyphe \Downarrow *sm3* /séma/ « réunir », flanqué du cartouche de Sésostri I (1962-1928) à son sommet (\Uparrow). À droite, se tient Seth, le dieu tutélaire de la Basse-Égypte. À gauche, se trouve Horus, le dieu tutélaire de la Haute-Égypte. Chacun tient en main la plante symbolique de leur contrée – le buisson de papyrus (P) pour la Basse-Égypte et le roseau (R) pour la Haute-Égypte – qu'il lie au hiéroglyphe \Downarrow . Cette scène s'interprète aisément en tant qu'image symbolique de l'union des Deux Terres, mais accepte également une lec-

³³ Les raisons de ces changements sont diverses et variées. Un exemple intéressant se trouve sur la Stèle BM EA 562 dans laquelle, à la ligne 12, le signe du filet d'eau (que nous avons mis en rouge dans le texte hiéroglyphique) est positionné verticalement tandis que les autres signes sont tous horizontaux : . Sur cet exemple, voir WINAND Jean, « Quand le texte ne suffit plus. Éléments de réflexion sur la notion de paratexte dans l'Égypte ancienne », in CARLIG Nathan, LESCUYER Guillaume, MOTTE Aurore et SOJIC Nathalie (dir.), *Signes dans les textes. Continuités et ruptures des pratiques sribales en Égypte pharaonique, gréco-romaine et byzantine*, Liège, *Papyrologica Leodiensia*, 9, 2020b, p. 28, qui propose comme explication le manque de place constaté par le graveur en cours d'inscription. Pour d'autres exemples – notamment dans les légendes discursives des scènes dites de vie quotidienne – adaptant le sens d'écriture selon le locuteur ou l'interlocuteur, voir MOTTE Aurore, « Une paratextualité émergente dans les tombes privées », *Journal of the American Research Center in Egypt* 2021, vol. 57, disponible à l'adresse suivante : DOI : <http://dx.doi.org/10.5913/jarce.57.2021.a009>.

³⁴ LEHNER Mark, *The complete pyramids*, Londres, Thames and Hudson, 1997, p. 172.

ture, *sm3 mhw šm'w* (/séma méhou chémaou/) « réunir la Basse et la Haute-Égypte ». Le principe de symétrie se poursuit avec les unités textuelles qui dominent la composition. Les hiéroglyphes de la partie supérieure se font face, de part et d'autre du cartouche de Sésostri. À gauche, les hiéroglyphes asymétriques \rightarrow , \uparrow et \Uparrow sont orientés vers la droite et « regardent » dans la même direction que le dieu Horus. Le texte se lit donc de droite à gauche (\rightarrow). À droite, les mêmes signes se présentent en sens inverse, indiquant une lecture de gauche à droite. La plasticité des hiéroglyphes ($\leftarrow \rightarrow$) permet de les orienter en fonction de l'image : ils sont placés de manière à correspondre avec le personnage auquel ils se rattachent, dans le cas présent, les dieux Horus et Seth.

Un autre exemple, provenant du temple de Khnoum, le dieu bélier, à Semna (Nubie), illustre cela également (Fig. 17)³⁵.

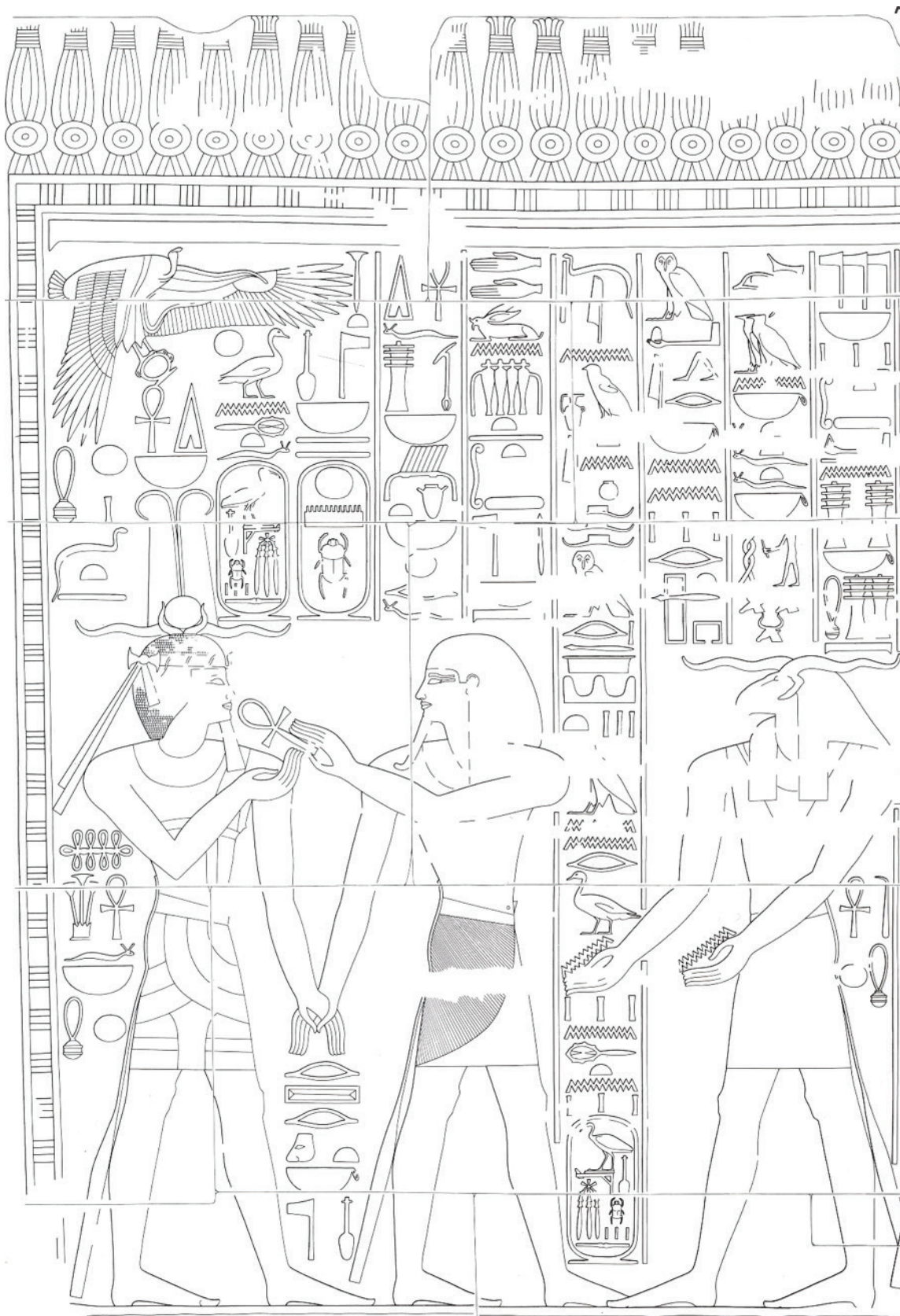
Le texte du pharaon Thoutmosis III (1479-1425) () de son nom de couronnement, situé à gauche de la représentation, se lit de droite à gauche – les signes sont orientés vers la droite comme la représentation du roi – tandis que les inscriptions des dieux Dédoun et Khnoum, se déployant vers la droite, se lisent de gauche à droite. La complémentarité texte-image va plus loin encore. La main du dieu bélier pénètre dans la première colonne du texte qui lui est associée. Cet artifice, loin d'interrompre le texte, permet d'exploiter la relation hiéroglyphe-image. Le hiéroglyphe N /èn/, qui représente un filet d'eau, est gravé dans les paumes du dieu Khnoum, donnant l'impression qu'il tient les signes dans ses mains. Outre le fait que ces signes sont nécessaires à la bonne compréhension de l'inscription en colonne, ils forment le mot *nyny* (/nini/) « salutation » et symbolisent l'eau qui coule des mains du dieu, moment-clé de ce rituel de bienvenue. L'inscription verticale confirme, elle aussi, qu'il s'agit du rituel de bienvenue *n(y)n(y)* (« Paroles à dire par Khnoum, qui repousse les arcs à la porte des pays étrangers : 'Bon accueil (N) *m nm*, lit. : en rite d'accueil) en ce qui concerne notre fils de notre ventre, Thoutmosis dont les manifestations sont parfaites' (...) », trad. Pascal Vernus³⁶). L'interdépendance entre inscription et image se poursuit avec le dieu d'origine nubienne Dédoun. Celui-ci se tourne vers pharaon et lui présente au visage le hiéroglyphe F , symbole de vie. De cette manière, le dieu donne la vie au roi et la colonne de texte inscrite entre leurs jambes explicite le geste : « (la vie) pour ton nez, (ô) dieu parfait ». Ici, c'est la dimension proprement iconique du hiéroglyphe ankh (F) qui lui permet

³⁵ CAMINOS Ricardo A., *Semna-Kumma II : the Temple of Kumma*, Londres, Egypt Exploration Society, coll. « Archaeological Survey of Egypt », 1998, pl. 18.

³⁶ VERNUS Pascal, « De l'image au signe d'écriture, du signe d'écriture à l'image, de l'image au signe d'écriture : la ronde sémiotique de la civilisation pharaonique », *Actes sémiotiques*, 2016, disponible à l'adresse suivante : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/5633> (consulté le 1 octobre 2021).



▲ Fig. 16. Panneau latéral d'un des trônes de Sésostris I (Source M. Lehner).



▲ Fig. 17. Façade du temple de Khnoum à Semna, par courtoisie de l'*Egypt Exploration Society*.

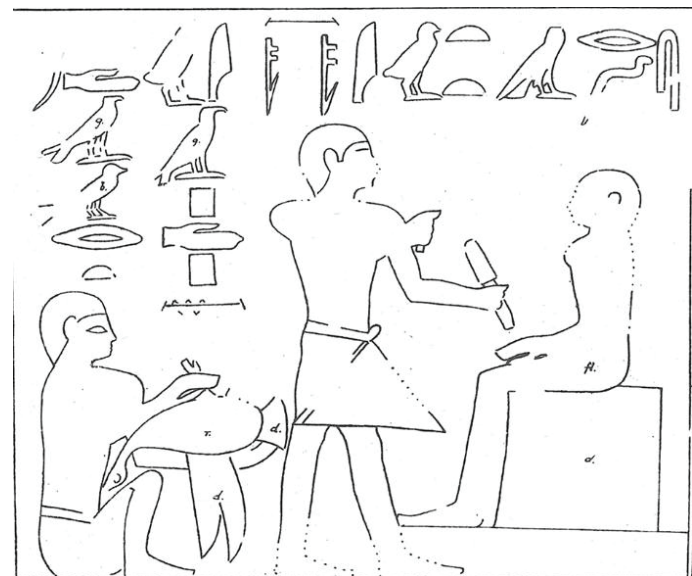
d'être utilisé en tant qu'image, porteuse de sens, au sein d'une représentation figurée³⁷.

Parfois, la limite entre texte et image reste floue. Dans le mastaba d'Hésyrê, un haut fonctionnaire du pharaon Djoser (2667-2648), l'un des panneaux en bois qui constituait le décor interne de la tombe montre le défunt en position majestueuse tenant un vase à libation dans la main gauche et le signe du soleil (☉) dans la main droite. Étant donné que le vase est aussi un signe hiéroglyphique (𓏏 *hs* /hès/), et que le disque solaire est susceptible de se lire *r^c* /ra/, la combinaison des iconèmes, en tant que signes hiéroglyphiques, permet de reconstituer le nom du propriétaire de la tombe, Hésyrê³⁸.

L'iconicité et la figurativité des hiéroglyphes induisent un jeu (conscient) entre texte et image tout au long de la civilisation égyptienne. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le mot égyptien pour désigner un hiéroglyphe est le terme *ti.t* (/tit/) (=𓏏 « image », « figure », « signe »). Ainsi, dans certains cas, l'image peut compléter le texte à la manière d'un hiéroglyphe géant. Dans les autobiographies par exemple, textes copiés sur les parois des tombes privées et relatant la carrière et les valeurs morales du défunt, il n'est pas rare que le personnage représenté devant une table d'offrande, habituellement situé en-dessous ou devant le texte, joue le rôle d'indice référentiel du pronom personnel de la première personne ; ce dernier étant dès lors omis dans le texte. Cette apparente omission du pronom de la première personne du singulier est un phénomène courant, voire banal, en épigraphie égyptienne. Au même titre, les représentations peuvent jouer le rôle de classificateurs de mots se trouvant dans une légende (descriptive ou discursive) accompagnant ces représentations.

Ainsi, dans cette scène d'artisanat du mastaba d'Aba à Deir el-Gebraoui (Fig. 18)³⁹, un sculpteur est occupé à façonner une statue assise. Dans le texte figurant au-dessus de lui, 𓏏𓏏𓏏𓏏 *srđ m twt in ks.ti* (/sérédj em tout in qesti/) « ciseler la statue par le sculpteur », le verbe *srđ* /sérédj/, habituellement accompagné du classificateur sémantique 𓏏, en est ici dépourvu. En fait, c'est le ciseau que le sculpteur tient dans la main gauche qui supplée le signe, ou le rend superflu par effet de redondance. Un raisonnement similaire explique pourquoi le classificateur de la statue (𓏏), qui complète habituellement le substantif *twi* (/tout/) « sta-

tue », et le classificateur 𓏏 (ou 𓏏), qui conclut la graphie de *ks.ti* (/qèsti/) « sculpteur », ont été omis. Ce sont en effet la statue assise et le sculpteur lui-même qui font office de classificateurs. Le même type de complémentarité se retrouve dans le propos de l'homme assis derrière le sculpteur, qui lui montre l'oiseau qu'il tient dans les bras : 𓏏𓏏𓏏𓏏𓏏 *iw 3pd pn dd3 wr.t* (/iou apèd pèn djeda ouret/) « cet oiseau est très gras ». Le classificateur de *3pd* (/apèd/) « oiseau » (𓏏) n'a pas été repris dans la graphie de la légende dès lors que l'oiseau est déjà représenté dans l'image⁴⁰.



▲ Fig. 18. Scène d'artisanat de la tombe d'Aba, par courtoisie de l'Egypt Exploration Society.

L'iconicité des hiéroglyphes autorise d'autres jeux encore. En égyptien ancien, le pluriel d'un nom peut s'exprimer de deux manières distinctes : 1) au moyen du signe 𓏏 (ou de ses variantes 𓏏 et 𓏏) 2) en triplant le signe du classificateur. Il s'agit dans ce dernier cas d'un pluriel dit « archaïque » dès lors que l'autre manière de faire supplante progressivement ce second procédé dès l'Ancien Empire. Ainsi, le substantif pluriel *3pd.w* /apédou/ « oiseaux » est susceptible d'être écrit 𓏏𓏏𓏏 ou 𓏏𓏏𓏏𓏏. Dans les textes de l'Ancien Empire, il n'est pas rare que ces pluriels archaïques soient notés à l'aide de trois signes appartenant à la même catégorie sémantique que le classificateur habituellement employé. Pour reprendre notre exemple, le mot *3pd.w* peut être écrit 𓏏𓏏𓏏, avec trois espèces d'oiseaux différentes (une

³⁷ Certains hiéroglyphes deviennent en effet à leur tour porteurs de sens, provenant de leurs emplois dans le système d'écriture, et sont individualisés en tant qu'objet magico-rituel, sous la forme d'amulettes par exemple (Cat. 6 et 9). Cf. *ibid.*

³⁸ Ce type de jeu graphique, qui n'était perceptible que pour une partie des visiteurs de la tombe, ouvre la voie à des combinaisons toujours plus savantes qui peuvent mener à des formes de cryptographie (cf. *infra*, 3.2.1 et 3.2.2).

³⁹ DAVIES Norman de Garis, *The Rock Tombs of Deir el Gebrâwi. Part I, tomb of Aba and smaller tombs of the southern groupe*, Londres, Egypt Exploration Society, coll. « Archaeological Survey of Egypt », 1902, pl. XIV.

⁴⁰ Pour une étude sur les jeux de mise en page et mise en texte dans les légendes discursives qui accompagnent ces scènes dites de vie quotidienne, on consultera par exemple MOTTE Aurore, « Une paratextualité émergente dans les tombes privées », *op. cit.*

oie, une sarcelle et un canard pilet) illustrant la classe générale des volatiles au lieu de tripler le déterminatif de l'oie (𓆎)⁴¹. Ce phénomène ne touche pas seulement les substantifs renvoyant à des êtres animés. Un mot tel que *htp.wt* (/hétèpout/) « offrandes » peut lui aussi présenter trois classificateurs différents pour illustrer les denrées alimentaires et les boissons offertes, par exemple 𓆎𓆏𓆐. Il en va de même pour le lexème 𓆎𓆑𓆒 /ahaou/ « armes » (arc, flèche, couteau) et bien d'autres encore.

L'essence figurative et le caractère iconique des hiéroglyphes leur valent parfois d'être tronqués (𓆎 > 𓆎), mutilés (𓆎 > 𓆎, 𓆏 > 𓆏), ligotés (𓆎𓆑 > 𓆎𓆑), ou transpercés par des couteaux (𓆎 > 𓆎, 𓆏 > 𓆏). Perçus comme potentiellement dangereux, ils doivent être maîtrisés, annihilés. Ce phénomène intervient principalement, mais pas exclusivement, dans les textes religieux ou magiques en écriture hiéroglyphique car « l'écriture et le dessin sont, en effet, en Égypte, des actes créateurs qui font vivre ce qu'ils donnent à voir »⁴². Serpents, humains et mammifères, entre autres, sont ainsi neutralisés. Dans la phrase 𓆎𓆏𓆐𓆑𓆒𓆓 /âpep pou/ « C'est Apophis (i.e. le dieu du mal et de l'obscurité, incarnation du chaos) » présente dans le *Livre des Morts*, le classificateur du théonyme, soit le serpent géant 𓆎, est représenté transpercé de couteaux. Le substantif est de surcroît écrit à l'encre rouge⁴³, pour signaler qu'il s'agit d'un être nuisible, un ennemi du dieu Rê, qu'il affronte chaque nuit, selon la mythologie égyptienne, lors de son voyage dans la Douat, le monde souterrain, au cours d'un combat dont il sort systématiquement vaincu.

Par ces mutilations, l'iconicité du signe est maîtrisée ; le signe se trouve alors réduit à ses seules fonctions d'élément grammatical et/ou phonétique⁴⁴. Les variantes décapitées ou mutilées du hiéroglyphe de la vipère illustrent cela très clairement. Ce hiéroglyphe est utilisé pour écrire le pronom suffixe de la troisième personne du singulier masculin (-f/ef/ « il, son, sa, ses »), mais ses variantes tronquées ou coupées en deux signalent qu'il ne faut pas y voir l'animal en tant que tel, seulement un pronom et/ou un phonème selon le contexte.

⁴¹ Ce procédé est appelé « dissimulation graphique » ou « dissemblance graphémique » en égyptologie. Il est principalement en usage à l'Ancien Empire, mais on recense encore quelques cas au Nouvel Empire et à l'époque ptolémaïque. Voir notamment la récente étude de THUAULT Simon, *La dissemblance graphémique à l'Ancien Empire : essai de grammatologie cognitive*. Lingua Aegyptia, Studia Monographica, Hamburg, 2020, disponible à l'adresse suivante : DOI: 10.37011/studmon.23 (consulté le 1^{er} octobre 2021).

⁴² WINAND Jean et ANGENOT Valérie, « L'image égyptienne peut-elle nier ? », in BADIR Sémir et DONDERO Maria Giulia (dir.), *L'image peut-elle nier ?*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2016, p. 167.

⁴³ Coloration et mutilation sont en effet deux procédés complémentaires. Voir notamment POSENER Georges, « Les signes noirs dans les rubriques », *Journal of Egyptian Archaeology*, 1949, vol. 35, pp. 77-81.

⁴⁴ Cf. WINAND Jean et ANGENOT Valérie, « L'image égyptienne peut-elle nier ? », *op. cit.*, pp. 153-177.

C'est dans une perspective similaire que s'explique le martelage des noms (*damnatio memoriae*)⁴⁵ en épigraphie. Il s'agit cette fois, non pas de maîtriser l'iconicité du signe, mais de nier ce qu'il incarne. L'un des cas les plus célèbres de l'histoire égyptienne est associé à la période amarnienne et au pharaon Akhénaton. Lors de son règne, il introduit une réforme religieuse sans précédent centrée sur le dieu Aton (le disque solaire), que d'aucuns qualifient de « monothéisme ». Le nom du dieu Amon est alors éradiqué des monuments. Au terme de la période amarnienne, les pharaons s'empressent de faire sombrer dans l'oubli cet « hérétique » et le nom d'Aton subit à son tour une *damnatio memoriae*.

Comme l'illustrent les quelques cas développés ci-dessus, texte et image ne cessent de s'entremêler tout au long de l'histoire égyptienne. Le texte hiéroglyphique est et demeure image. L'essence figurative et la dimension iconique des hiéroglyphes offrirent ainsi de nombreuses possibilités d'exploitation, montrant encore et encore l'unicité de ce système d'écriture coexistant en parallèle des écritures cursives, utilisées tantôt pour les sphères documentaire, littéraire et religieuse, tantôt pour l'une ou pour l'autre.

⁴⁵ Il convient de distinguer cette *damnatio memoriae* de la réutilisation simple, voire de l'usurpation du monument d'un prédécesseur.